

« Le ventre reste toujours fécond d'où a surgi la bête immonde »

Bertolt Brecht

PROLOGUE

Aéroport international de Strasbourg Entzheim.

Les roues de l'Airbus A 320 touchèrent le sol en douceur, suivies quelques secondes plus tard de la roulette avant. Dans le cockpit, le commandant de bord vérifia les ordinateurs pendant qu'il actionnait les commandes des réacteurs, inversant leurs rondes infernales. Progressivement, l'avion en provenance de Damas ralentit.

Le contrôleur posté à l'étage supérieur de la tour ordonna au pilote de rejoindre son aire d'arrivée où l'attendait une équipe de techniciens, parés à vérifier les points névralgiques de l'appareil. Une chenille composée d'un tracteur électrique et de remorques stationnait à proximité d'un tapis roulant mobile et d'un camion-citerne prêt à alimenter en kérosène le mastodonte volant.

L'appareil s'immobilisa face à l'aérogare. Le bruit décrut, cédant la place à un sifflement aigu. Aussitôt, deux mécaniciens disposèrent des cales devant les trains de roues, un autre brancha un fil électrique sous la carlingue, rendant opérationnelle la liaison radio avec la cabine de pilotage.

À bord, une hôtesse ouvrit la porte à l'instant où le bras articulé permettant aux passagers de sortir atteignait la carlingue.

Brahim Chotaf consulta sa montre en soupirant, le vol avait dix-sept minutes de retard. Il empoigna sa valise, suivit les autres

passagers et sans un salut à l'hôtesse de l'air, s'engagea dans le tunnel éclairé liant l'aéronef au bâtiment.

Adossé contre un panneau publicitaire vantant les principaux sites touristiques alsaciens, un policier de la DCRI (1) surveillait les vols en provenance des pays sensibles. Depuis la disparition du bloc des pays de l'Est, l'attention des services spéciaux se portait sur d'autres nations. La Colombie, les Philippines et les États du Moyen-Orient devenaient des cibles privilégiées.

L'homme épiait les arrivées, tentant de repérer certains individus recherchés par Interpol ou essayant de discerner un particulier aux attitudes suspectes. La mémoire des membres de ce service enregistrerait régulièrement les faciès d'une quinzaine de personnes. Dès l'identification de l'une d'elles au débarcadère, une seconde équipe prenait le relais. La personne suspecte était alors interpellée ou une filature discrète s'engageait. Les services spéciaux excellaient dans cette discipline.

Chotaf s'immobilisa un instant et parcourut du regard l'immense hall. Sur les côtés, une longue cloison interdisait l'accès aux passagers en transit. Plusieurs rangées de sièges scellés au sol permettaient de se reposer. Trois hommes coiffés du traditionnel chèche discutaient bruyamment. Assis dans une petite cage vitrée, un douanier indifférent aux annonces émises en français et en anglais annonçant les départs et les vols par le biais d'un haut-parleur, observait les passagers lui présentant leur passeport. Il pianotait l'identité du voya-

(1) DCRI : Direction centrale du renseignement intérieur. La direction de la surveillance du territoire (DST) et les renseignements généraux (RG) ont fusionné en 2007. La DCRI dépend du ministère de l'Intérieur et travaille avec la division nationale antiterroriste (DNAT).

geur, puis apposait le visa à l'aide d'un tampon encreur, dès l'obtention de la réponse du fichier central. Parfois, il questionnait le titulaire du document qui répondait timidement avant de s'éloigner, le sourire aux lèvres. À ses côtés, un second fonctionnaire effectuait un coup de sonde. Au hasard, il demandait à un nouvel arrivant de bien vouloir ouvrir son bagage à main. En général, celui-ci s'exécutait de bonne grâce.

Chotaf s'avança vers les deux hommes. Sa barbe et sa moustache dissimulaient un visage anguleux qu'aucun service de police ou de renseignements ne serait parvenu à identifier. La dernière photo connue datait d'une quinzaine d'années, époque où il s'était engagé dans un combat auquel lui seul et ses sbires croyaient encore.

Fils d'un dignitaire de Saddam Hussein, Brahim Chotaf obtint à l'âge de vingt et un ans un poste au consulat représentant l'Irak, à Strasbourg. Au cours de soirées entre amis, il rencontra des religieux radicaux qui l'endoctrinèrent. Il assista à des cours au sein d'une école coranique et adhéra aux prêches d'un imam aux convictions conservatrices, dans une sordide cave aménagée en mosquée, au quartier du Neuhof à Strasbourg.

Deux ans plus tard, prétextant auprès de ses employeurs un parent malade, il rejoignit un camp d'entraînement dans la région de Kandahar, au sud de l'Afghanistan, afin d'y suivre une formation paramilitaire.

De retour en Alsace, il influença plusieurs de ses compatriotes, trop heureux de saisir un palliatif à une vie ne leur offrant guère de satisfaction. En parallèle, l'Irakien organisa son propre réseau de prostitution, calqué sur les cartels des pays de l'Est. Des filles candidates à l'eldorado européen se voyaient offrir la traversée de la Méditerranée pour être ensuite prises en main, par des hommes à la solde de cet individu peu scrupuleux. Conjointement, il combina son propre réseau de trafic de stupéfiants, produisant un apport supplémentaire de devises.

Chotaf s'assura la fidélité de familles démunies résidentes dans le quartier en distribuant une partie de l'argent récolté. Des jeunes trop crédules pour résister à ses diatribes enflammées perçurent également une fraction de l'argent sale.

Repéré par les services de la DNAT (2) et ne bénéficiant d'aucune immunité diplomatique, il fut expulsé.

Il rejoignit alors un groupuscule favorable à Saddam Hussein. Pendant des années, il combattit ses ennemis, annihilant toutes personnes ou formations hostiles au dictateur. À l'invasion du Koweït, la communauté internationale se lia contre son dirigeant en envoyant des troupes. La France participa à la coalition. C'en fut trop pour Brahim Chotaf qui n'avait jamais accepté l'humiliation de l'expulsion.

Il s'attaqua aux intérêts français installés au Moyen-Orient. Des organismes de voyages et des entreprises furent les victimes de sa vindicte. Parfois soupçonné, mais jamais arrêté, il enchaînait ses actions à un rythme d'enfer. Il s'introduisait clandestinement sur le territoire français, récoltait le fruit de ses réseaux, sans jamais entreprendre d'actions belliqueuses de crainte d'être repéré.

Après l'exécution de Saddam Hussein, son courroux fut à son apogée. Il se promit de faire payer sa mort à l'ensemble des Occidentaux.

Il fit la connaissance de Souad Barouïf lors d'un séjour en Afghanistan. Liée à Al Qaïda, cette Iranienne de trois ans sa cadette combattait toute forme de modernisme occidental. Son groupe s'était attaqué aux intérêts américains au Yémen, en Algérie et en Arabie Saoudite. Leurs convictions les rapprochèrent, l'aspect physique également. Ils fondèrent un groupe puissamment armé et violent : les bras de Dieu.

(2) DNAT : Division nationale antiterroriste. Elle dépend du ministère de l'Intérieur. Elle collabore fréquemment avec la police judiciaire antiterroriste.

Le couple décida de frapper un grand coup en s'attaquant au Parlement européen à Strasbourg. Ce bâtiment de verre situé face au parc de l'Orangerie, gardé continuellement par une escouade de policiers, ses couloirs empruntés par des centaines de députés et secrétaires était un objectif à sa mesure. Malgré des systèmes de surveillance sophistiqués et les rondes des gardiens, la jeune femme parvint à se laisser enfermer dans l'une des innombrables pièces à l'issue d'une visite organisée par un autocariste. Cette professionnelle aguerrie commit une erreur en laissant l'empreinte d'un index sur une poignée de porte. Fichée depuis belle lurette, il fut aisé aux enquêteurs de l'incriminer. Les dégâts occasionnés par la faible charge n'obtinrent pas l'effet médiatique escompté.

À l'arrestation de sa compagne qui croupissait maintenant à la maison d'arrêt d'Ensisheim, Chotaf discerna un motif supplémentaire pour vouer une profonde haine à la France.

Il venait de débarquer sur le sol de cette nation, bien décidé à lui faire payer cher, très cher, le prix des humiliations subies.

CHAPITRE I

L'Irakien franchit la douane sans attirer l'attention. Son vrai faux passeport, dérobé un an auparavant par une employée favorable à son réseau, au service des pièces d'identité d'une préfecture, avait été renseigné convenablement. Répondant au nom de Rapfu Kamel, né en Tunisie et résidant en Égypte, il venait en France pour affaires.

Le fonctionnaire de la DCRI cilla imperceptiblement. L'homme à la barbe soigneusement coupée, vêtu d'un jean et d'une chemisette blanche, portant une valise, évoquait vaguement quelqu'un.

Le policier puisa au fond de sa mémoire sans parvenir à placer un nom sur le voyageur. Ce nez busqué et ces sourcils broussailleux lui rappelaient un personnage dont la photo semblait lui avoir hanté l'esprit plusieurs années auparavant.

Chotaf se dirigea vers le magasin vendant des revues françaises et internationales, acheta un journal, puis se dirigea vers la sortie.

Le fonctionnaire hésitait quant à la solution à adopter. Ignorer cet inconnu ou avertir l'équipe extérieure ?

Chotaf traversa la salle des pas perdus où se côtoyaient dans une totale indifférence toutes les nationalités de la planète. Les larges portes vitrées coulissèrent sur son passage, il fut ébloui par les rayons du soleil inondant généreusement le parking de l'aéroport. Il cligna des yeux avant de scruter les alentours.

Des chefs de famille escortés de leur épouse et de leur progéniture poussaient des caddies chargés de bagages vers la station de taxis où les attendaient des chauffeurs, impatients d'augmenter leur recette journalière. L'équipage d'un prochain vol pénétra dans l'enceinte en plaisantant. Plus loin, la navette reliant l'aéroport à Strasbourg s'éloignait vers la bretelle de l'autoroute. Dans le cadre du plan Vigipirate, des policiers, assistés de militaires, patrouillaient aux abords des bâtiments en surveillant l'affluence constante des voyageurs. Des cars des forces de l'ordre stationnaient à proximité du salon d'honneur. Le bruit des avions décollant ou atterrissant accompagnait cette effervescence continue.

Brahim Chotaf traversa les deux premières aires de stationnement numérotées, puis se dirigea vers un panneau publicitaire géant où devait l'attendre un chauffeur.

Le policier se précipita à l'extérieur. Remarquant le passager s'éloigner en direction du parking numéro 3, il s'empara de son téléphone portable pour avertir ses collègues installés dans une Honda Civic garée à proximité du terminal. Sa mission était terminée.

Le passager de la Civic rangea son téléphone au fond de sa veste, sortit sans claquer la portière et le suivit. L'Irakien marchait rapidement, donnant l'impression de savoir où il allait. Il tenait sa valise dans la main droite, se faufilant entre les voitures rangées par leur propriétaire.

La filature était aisée, l'homme ne se retournant jamais. Autour de lui, des voitures se rangeaient, d'autres fuyaient l'immense parking. En face, longeant la route d'accès, la voie ferrée Strasbourg-Molsheim trembla au passage d'une locomotive diesel.

Brahim Chotaf repéra la Peugeot 605 rouge où un homme d'une trentaine d'années patientait en écoutant un CD de musique orientale. L'Irakien s'approcha. À sa vue, le chauffeur bondit à l'extérieur, ouvrit une des portières arrière et débarrassa son futur passager en jetant son fardeau sur la banquette. Les deux hommes se firent

l'accolade en échangeant quelques propos anodins avant de s'engouffrer dans le véhicule qui démarra aussitôt en direction de la capitale alsacienne.

Le policier se précipita vers la Civic, mais le chauffeur avait anticipé et déjà, la voiture s'immobilisait devant lui. Il s'engouffra à l'intérieur, rendit compte succinctement à son voisin qui accéléra en quittant l'aéroport.

La 605 circulait rapidement sur la voie express, obligeant le chauffeur de la Civic à accélérer tout en respectant une distance relativement importante pour ne pas être repéré. Pendant ce temps, son collègue téléphonait à sa hiérarchie, à l'antenne régionale de la DCRI à Metz, afin de mettre au point une filature appropriée.

Chotaf regardait évasivement le paysage lorsqu'ils s'engagèrent sur l'A 35, en direction de Strasbourg. La platitude de la contrée lui rappelait la périphérie de Bagdad. À la place du sable et de quelques usines délabrées par les bombardements américains, des centaines d'hectares de plantations de choux et de maïs environnaient les petits villages, quelques plants de tabac résistaient partiellement. Vers l'est, les coteaux de la Forêt noire se détachaient à travers la brume. Chotaf sourit en se remémorant une nuit où, poursuivi par la polizei à travers les rues d'Oberkirch, il ne dut son salut qu'en les semant en s'enfonçant sous le couvert des arbres dans un petit chemin montant au Mooswald.

La circulation s'intensifia lorsqu'ils parvinrent à l'embranchement formé par l'A 35 et la RN 83. De part et d'autre, les maisons traditionnelles cédaient leur place à d'infâmes immeubles, communs dans toutes les villes de la planète.

Le chauffeur de la Civic gardait le contrôle de la poursuite. Il interrogea son passager :

— Que décident-ils à Metz ?

— On se débrouille seuls. Les indications obtenues par notre collègue de l'aéroport ne permettent pas d'identifier notre loustic.

Personne n'ose prendre l'initiative de mettre en branle une filature ad hoc.

— Et la voiture ?

— Volée, évidemment !

Fataliste, son voisin répondit :

— On se dépatouillera seuls, comme d'habitude.

Une péniche remontait le canal longeant l'autoroute. À proximité, les façades des magasins spécialisés dans différentes activités industrielles essayaient d'offrir un aspect sympathique à la vue des clients.

Chotaf frémit en apercevant les miradors de l'enceinte grise de la prison de Strasbourg-Elsau et ne put s'empêcher de penser à sa compagne.

Souad Barouïf était une farouche combattante de sa cause. Son père et son frère avaient été tués pendant la guerre opposant l'Iran à l'Irak, dans la région du Chatt Al-Arab, par des armes françaises. Elle savait que son propre pays possédait également du matériel provenant de l'hexagone. Des milliers d'Iraniens avaient perdu la vie dans des conditions analogues. Cependant, elle souhaitait ne se souvenir que d'un seul motif : se venger du pays occidental ayant aidé à anéantir sa famille.

Chotaf avait été surpris de l'amour porté par cette femme à son encounter. Lui, un ennemi de son peuple. Il avait soupçonné qu'elle se servait de lui pour parvenir à ses fins ; il changea rapidement d'opinion.

La 605 s'engagea sur la bretelle de sortie et suivit la direction de la place de l'Étoile. Ils arrivaient à Strasbourg.

Chotaf et Barouïf avaient fait l'amour la première fois au retour d'une mission périlleuse en Allemagne. À la demande de sa maîtresse, il avait franchi la frontière et posé une bombe sur le petit parking pavé réservé à la police allemande d'Offenburg. La mission avait été couronnée de succès. Au cours de la journée, les Mercedes de couleur verte et crème de la polizei stationnaient sur la voie

publique devant le bâtiment administratif. Il déposa discrètement un sac bourré de semtex sous l'un des véhicules. Le résultat fut au-delà de leurs espérances : deux policiers et un passant tués sur le coup, deux autres blessés, cinq voitures et un combi Volkswagen partirent à la casse. Ils revendiquèrent l'attentat deux jours plus tard.

Depuis, ils s'étaient rencontrés fréquemment jusqu'au jour maudit où il apprit que les policiers français avaient appréhendé sa compagne. Il s'était juré de la faire sortir des geôles de la prison d'Ensisheim. Il était en Europe pour cette unique raison.

Le chauffeur le tira de sa torpeur :

— Ne te retourne pas, regarde dans le miroir de courtoisie, j'ai l'impression qu'on est suivis ! Une Honda Civic grise.

Son voisin baissa le pare-soleil, jeta un œil et repéra la voiture coincée entre une Citroën et une Audi.

— Tourne à gauche, intima calmement Chotaf en indiquant la direction du centre-ville.

Le conducteur obtempéra. Ils franchirent l'Ill par le pont d'Austerlitz et rejoignirent la place du Corbeau. Une file de véhicules arrêtés au feu rouge l'obligea à ralentir. Devant eux, l'ancienne douane accueillait une exposition de tableaux du XVIII^e siècle.

— Nous sommes repérés ! lança le chauffeur de la Peugeot.

— Tu crois ? s'étonna son coreligionnaire. Ils n'ont pas accéléré, ni changé de file, ni tenté de franchir un feu rouge.

— Mon sixième sens ne me trompe jamais, affirma son camarade.

Dans la 605, les sens de Chotaf étaient en alerte.

— Prends la direction du centre-ville. Nous verrons si tu as raison, ordonna-t-il.

Le chauffeur s'exécuta en accélérant imperceptiblement, mais les policiers s'en rendirent compte.

— Ils se dirigent vers le centre. Ça bouchonne vers les rues piétonnes. Je me demande pourquoi ils vont dans cette direction, ils savent pertinemment qu'ils seront coincés.

— Pas s'ils ignorent qu'ils sont suivis. Reste à la même distance et continue, nous verrons bien.

Dans la Civic, le policier contempla négligemment le palais des Rohan en redémarrant. Lorsque la voiture franchit le pont des Corbeaux, son voisin songea qu'il aimerait faire subir le même sort aux passagers de la 605, qu'aux Strasbourgeoises du Moyen-Age, soupçonnées d'adultère. En ce lieu, elles étaient enfermées dans une cage grillagée avant d'être plongées dans le cours d'eau. À l'époque, on ne rigolait pas avec ces choses-là !

Les deux voitures remontèrent la rue du Marché aux Poissons comportant une seule voie de circulation à sens unique. Sur les trottoirs, touristes et piétons flânaient, d'autres se pressaient. Les derniers cris de la mode se révélaient derrière les vitrines des boutiques et des couples enlacés déambulaient en se murmurant des mots tendres.

La manœuvre de la 605 surprit le policier. Elle s'immobilisa dans le milieu de la chaussée, sous un concert de klaxons d'automobilistes interloqués. Les deux passagers jaillirent de l'habitacle et s'enfuirent séparément, abandonnant la voiture volée sous le tollé des témoins. Chotaf courut vers la rue piétonne permettant l'accès à la place de la cathédrale, pendant que son complice détalait dans la large voie piétonne menant à la place Kléber.

Sans s'émouvoir, le fonctionnaire de la DCRI sortit de la voiture en s'écriant :

— Occupe-toi de l'auto, je me charge de notre type !

L'Irakien courait vite et arrivait déjà sur la place. Il ignora la maison Kammerzell datant du XV^e siècle, longea le côté nord de la cathédrale et bouscula un jeune homme photographiant une des statues en grès rose du monument. À proximité, un groupe de touristes anglais suivait un guide tenant un petit drapeau aux couleurs du Royaume-Uni. Chotaf s'engagea sous un passage couvert débouchant dans une ruelle, se dirigea ensuite vers une placette où gargouillait une fontaine prisée par les SDF du quartier avant de

s'enfoncer dans une venelle ouvrant rue des Arcades. Une multitude de personnes marchaient sur la plus large rue piétonne de la ville. Il courut à perdre haleine sans se retourner, longea la place Kléber avant de s'évanouir dans les entrailles d'un grand magasin. Depuis longtemps, le membre des services spéciaux rageait d'avoir perdu l'inconnu. Le policier reprenait son souffle lorsque son portable émit sa sonnerie. La voix de son collègue lui parut déformée.

— Alors, tu l'as choppé ?

— Négatif, répondit-il maussade. Il m'a semé. Et toi ?

— Je suis resté près de la 605, tu verrais le souk ici avec l'embouteillage. Les flics viennent d'arriver avec une dépanneuse. Je t'attends, ensuite on emmène cette voiture au garage (3) de nos collègues.

— J'arrive dans cinq minutes, indiqua le policier en se dirigeant vers la place Gutenberg.

Il marcha rapidement, pestant intérieurement de s'être laissé abuser aussi facilement. Il vit son collègue donner des instructions à des policiers vêtus d'une salopette de travail. Ceux-ci opinèrent et prirent les précautions d'usage pour éviter d'apposer leurs empreintes sur la carrosserie et à l'intérieur du véhicule. Arrivée au garage, l'équipe de l'identité criminelle relèverait les empreintes. Les traces ADN ou des fibres quelconques permettraient probablement les identifications des inconnus.

Dès la fuite des deux hommes, le chauffeur de la Civic avait aussitôt demandé le concours des gardiens de la paix et s'était assuré qu'aucune personne ne touchait la 605 malgré les récriminations des usagers désirant la pousser afin de circuler librement. Une équipe de policiers municipaux patrouillant en vélo et passant par hasard lui prêta main-forte ; il put attendre sans trop de soucis, l'arrivée de la dépanneuse.

(3) La police dispose d'un garage destiné aux réparations des véhicules de fonction.

Chotaf traversa le rayon de prêt-à-porter d'un grand magasin, monta à l'étage en empruntant les escaliers – il abhorrait les escalators – et vérifia derrière un rayon présentant divers accessoires électroménagers l'éventuelle présence de son poursuivant. Autour de lui, des clients observaient les différents produits, s'informaient auprès des vendeuses, d'autres se promenaient en slalomant parmi les présentoirs, des enfants jouaient à cache-cache en se faisant rabrouer par leurs parents. Indifférent, l'Irakien gagna le rez-de-chaussée, puis quitta l'imposant bâtiment par une porte secondaire.

Il ne se soucia guère de la perte de sa valise contenant ses effets personnels. Aucune arme, plan ou objet compromettants ne reposaient à l'intérieur. Il était plus simple d'envoyer des documents via internet, de récupérer des armes avec l'aide de jeunes des cités toujours prêts à l'aider.

Il s'était séparé sans un mot de son chauffeur rencontré lors de son précédent séjour. Celui-ci devrait quitter l'Europe, ses empreintes étant certainement en cours d'analyses. Il intégrerait une autre branche du réseau dans un pays du Maghreb.

Chotaf acheta un ticket de bus. Fatima Malhoud, son soutien logistique le plus sérieux, l'attendait dans un immeuble du quartier du Neuhof.

CHAPITRE II

Le capitaine de police Cédric Bergh achevait de prendre connaissance du dossier Brahim Chotaf. Le responsable de l'antenne de la DCRI de la région Est l'avait appelé directement à son domicile, le réveillant en sursaut en plein milieu de la nuit pour lui annoncer qu'il prenait en charge le dossier de cet Irakien, dont il n'avait jamais entendu prononcer le nom. L'homme avait stipulé qu'un dossier complet lui serait transmis dès son arrivée à son bureau le lendemain matin.

Il avait tenté de tergiverser, arguant une charge accrue de travail. Peine perdue, on ne discute pas avec un officier supérieur des services spéciaux. Le dossier était prioritaire.

L'identification de la Peugeot 605 avait révélé trois traces d'empreintes différentes. La première appartenait au propriétaire de la voiture volée, la seconde repérée sur le volant était celle d'un nommé Idriss Faloudj. La troisième, récupérée sur la plage avant et la poignée intérieure appartenait à Chotaf Brahim, bien connu de leurs services pour différents attentats et ami d'une certaine Souad Barouïf. À l'énoncée de cette identité, Cédric avait été complètement réveillé.

Cinq années auparavant, lieutenant de police, il avait collaboré à l'enquête, puis à l'arrestation mouvementée de l'Iranienne dans un sordide appartement du quartier de HautePierre, à Strasbourg.

L'ADN prélevé au Parlement européen avait permis de l'identifier. Comble de l'ironie, elle avait été repérée en Allemagne, à Kehl, dans une maison cossue située face à la petite prison.

La collaboration avec la kriminalpolizei porta ses fruits. Suivie dans ses déplacements, Barouïf permit à son insu l'arrestation d'une dizaine de sympathisants outre-Rhin.

À son passage à la frontière au pont Pflimlin, Bergh prit le relais. Patiemment, il remonta la filière du grand Est, interpellant les complices de l'aficionado de l'explosif. Elle fut arrêtée un beau jour du printemps 2005.

Le RAID investit l'immeuble à six heures du matin. Piaffant d'impatience, Bergh attendit la fin de l'assaut. Selon le patron de l'équipe d'intervention, la terroriste s'était défendue en faisant usage d'une arme de poing. Par miracle, aucun homme n'avait été blessé. Des armes de tous calibres, plusieurs kilos d'explosifs, des faux papiers, des plans du consulat américain, de bâtiments institutionnels français et allemands furent saisis au cours de la perquisition.

Malgré quatre jours de garde à vue sous la houlette de Cédric, Barouïf réfuta toutes les allégations, niant sa participation contre les intérêts de l'État. Elle resta muette sur la provenance des objets découverts à l'intérieur de son domicile. Elle fut condamnée pour sa participation à une entreprise terroriste et de nouveau jugée, lorsque la police scientifique prouva que l'ADN relevé à Strasbourg correspondait au sien. Un jury composé de magistrats lui infligea quinze ans de détention, dont dix de peine incompressible. À l'énoncé du jugement, Barouïf se redressa brusquement en levant les bras, les doigts formant le V de la victoire en hurlant que son dieu était le plus grand. En se remémorant cet épisode, Cédric Bergh frissonna.

David Rossag, son adjoint, frappa à la porte avant d'entrer dans la pièce. Lieutenant à vingt-deux ans, il enviait le poste de son patron.

— Salut ! fit-il en s'asseyant sur la chaise située face au bureau. Tu en fais une tête.

— Ne t'inquiète pas, dans une minute tu feras la même.

Surpris et intéressé, le policier regarda son supérieur en attendant la suite.

— Souad Barouïf, cela ne t'évoque rien ?

— Si tu parles ! rétorqua-t-il en se redressant. Ne me dis pas qu'elle s'est évadée.

— Rassure-toi, ça n'est pas le cas. Elle est toujours incarcérée à Ensisheim.

— Alors que se passe-t-il ?

Bergh lui présenta le dossier Chotaf et résuma la situation. À l'issue, Rossag prit la parole :

— Si je comprends bien, l'Irakien a semé ses poursuivants et le chauffeur de la 605 a été identifié grâce à ses empreintes. On sait qui il est, mais il n'est pas rentré à son domicile.

— Affirmatif, une équipe s'y est rendue dès six heures ce matin, mais l'oiseau s'était envolé.

— Nous ne sommes pas prêts de lui faire la causette à celui-là. Le dossier ne mentionne pas les affaires contenues dans la valise de Chotaf, assura Rossag en compulsant les feuillets.

— Des effets personnels, rien qui puisse nous mettre sur une piste, renchérit le capitaine.

— Que proposes-tu ?

— La dernière photo de notre client remonte à 1997. Le logiciel a tiré quelques portraits laissant supposer à quoi il pourrait ressembler aujourd'hui.

Il présenta à son collègue un florilège de montages photographiques du terroriste. Certains d'entre eux le représentaient avec une calvitie précoce ou des cheveux plus longs qu'ils n'étaient auparavant ; des lunettes aux formes dissemblables dessinées sur quelques clichés lui conféraient une physionomie différente. Une dizaine le peignait sous d'autres apparences.

— Beaucoup de probabilités, résuma pensivement Rossag.

Cédric opina d'un mouvement de tête en affirmant :

— Des copies de ces épreuves ont été remises à toutes les patrouilles, nous les avons également faxées aux gendarmes.

— Il n'y a plus qu'à attendre.

— Non, je vais aller faire un tour au Neuhof. En lisant son dossier, j'ai appris qu'il frayait auprès d'une faune peu fréquentable. Ce serait bien le diable si je ne parvenais pas à obtenir un renseignement. Tous ne sont pas ses amis dans ce quartier. Quelques parents lui en veulent certainement d'avoir embringué leur fils dans ses magouilles. Ces gens ne sont pas tous pourris.

— Entièrement d'accord, mais cela risque d'être long.

— Nous saurons peut-être plus tôt que nous le voudrions pourquoi il vient traîner dans le secteur.

Rossag se leva, s'accouda sur le montant de la fenêtre en regardant le flot de la circulation se dirigeant vers la place de l'Étoile et dit pensivement :

— Espérons qu'il n'aura pas l'idée d'aller poser une bombe dans un endroit dont il a le secret.

— Si c'est le cas, nous ne devrions pas tarder à en entendre parler.